

HADRIEN OU LA VISION DU VIDE

par Paola RICCIULLI (Rome)

Hadrien termine sa longue lettre à Marc Aurèle^[1], ce “philosophe au cœur pur” (p. 496) qui, paraît-il, ne l’aimait guère (*ibid.*), avec des mots devenus désormais célèbres, presque une sorte de locution : “Petite âme, âme tendre et flottante, [...], tu vas descendre dans ces lieux pâles, durs et nus, où tu devras renoncer aux jeux d’autrefois. [...] Tâchons d’entrer dans la mort les yeux ouverts...” (p. 515)

Une expression que nous retrouverons une seule fois dans le texte, lors du dernier voyage d’Hadrien à Athènes, juste au début de sa lente remontée à la vie après la mort d’Antinoüs. Une remontée *raisonnée*, loin du bonheur de l’ “âge d’or”, dont il résume le sens dans le titre significatif de *Disciplina augusta*. Ce lieu “nu”, retenons pour le moment seulement cet adjectif parmi les autres, l’attire à la fois et l’épouvante avec sa “vérité” vague qu’il définit comme “dure et pâle”, dans un moment extrêmement significatif de son histoire d’homme. Il s’agit en effet de sa première prise de conscience devant la mort d’un être désespérément aimé, un “désastre [...] inséparable” peut-être “d’un trop-plein de joie” (p. 420) : c’est son premier contact avec la partie la plus secrète et informulée de lui-même. Il connaissait bien sûr la mort, mais *du dehors*, parce que, tout simplement, quand on est jeune, “elle n’est pas”. D’ailleurs, il sait bien aujourd’hui que la seule méditation n’apprend pas à mourir. Et c’est justement ce parcours-là, un parcours extrême, qu’ Hadrien doit arriver à accomplir s’il veut arriver à se connaître. Pour la première fois, il se trouve donc à s’épier de l’intérieur, pour juger de la première rencontre “du secret et du sacré” (p. 296). Et pour la première fois, il semble s’arrêter, ébloui, même devant l’épaisseur, ou bien devant la “substance” des mots : “J’avais moi-même participé à cet infâme abus de mots ; j’avais parlé de mourir de sommeil, de mourir d’ennui. J’avais employé le mot agonie, le mot deuil, le mot perte. Antinoüs était mort.” (p. 443)

[1] M. YOURCENAR, *Mémoires d’Hadrien*, OR, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1982. Édition 1988. Nos citations du texte se réfèrent toujours à cette édition.

Hadrien s'arrête donc sur la réalité de "ces yeux sans regard"^[2] juste dans le moment où ce bel enfant grec, qu'il n'avait pas assez aimé pour l'obliger à vivre, entre, lui, dans le vide qui se révèle à ses yeux comme une suite de négations. "Il entrait", essaie de décrire *en pensée* Hadrien, "dans cette durée sans air, sans lumière, sans saisons et sans fin, [...] ; il avait atteint cette stabilité, peut-être ce calme" (p. 451). Le vide se présente donc à ce moment-là, comme, acceptez le jeu de mots, *absolument vide*, une sorte de lieu de la mort absolue et complète.

Le souvenir de ces "journées sans ombre" (p. 408) se révèle encore trop fort quand il est enfin appelé à préparer sa mort. Après quelques signaux de fléchissement, Hadrien est maintenant sûr de sa fin prochaine : c'est une réalité qui s'ouvre grande devant lui et il comprend tout de suite qu'il doit l'assumer s'il veut enfin donner un sens à toute sa vie. L'attitude d'Hadrien, ondoyante, réflexive, à la fois pleine d'espoir et de désespoir, se présente en effet à nos yeux tout de suite comme intéressante. Il ne veut pas être anéanti par cette rencontre. L'on perçoit clairement sur le fond l'écho d'une des maximes de *Feux* "La mort, pour me tuer, aura besoin de ma complicité"^[3]. Il prend donc conscience qu'il existe une réalité derrière le *mot* de mort correspondant au dernier trait de sa route et il en comprend l'utilité, même s'il n'arrive pas à envisager l'horizon sur lequel il s'arrêtera. Si son but se révèle celui d'assigner à la mort une douloureuse "consistance", il devra payer le prix d'une extrême lucidité : "Cette mort", se refère-t-il encore une fois à celle d'Antinoüs, "serait vaine si je n'avais pas le courage de la regarder en face, de m'attacher à ces réalités du froid, du silence, du sang coagulé, des membres inertes, que l'homme recouvre si vite de terre et d'hypocrisie ; je préférerais tâtonner dans le noir sans le secours de faibles lampes." (p. 449) Il ne veut pas "regarde[r] [...] pour la première fois sa vie face à face" (p. 355), comme l'avait fait Trajan qui n'avait pu que "nier la mort", en la recevant pourtant. Si donc, pour ses amis, Antinoüs va survivre à travers une sorte de "culte du nouveau dieu" (p. 459), Hadrien ne veut pas que cette douleur soit inutile : il accepte de la regarder *avec attention et curiosité* : "il me semblait par moments", avoue-t-il, "être le seul homme à s'efforcer de garder les yeux ouverts." (p. 459)

[2] ID., *Mishima ou la vision du vide*, EM, p. 271.

[3] ID., OR, p. 1061.